



CLASSIQUES
GARNIER

GLEBE-MØLLER (Jens), SANDRIER (Alain), « Notes brèves. Présence d'Holbach dans la littérature (Alain Sandrier) ; Notice sur la traduction danoise de *l'Examen de la Religion* (Jens Glebe-Møller) ; Shaftesbury numéro combien ? (Laurent Jaffro) », *La Lettre clandestine*, n° 11, 2002, *Le clandestin et l'inédit à l'âge classique*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-17280-2.p.0255](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-17280-2.p.0255)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2003. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Notes brèves

Présence d'Holbach dans la littérature (suite...)

Pierre Naville cite Stendhal et Goethe¹; Jean Deprun, Sade et Anatole France²; et Bernard Guyon, Balzac³: la présence de la philosophie d'Holbach dans la littérature se manifeste de manière souterraine, soit qu'on utilise des emprunts sans le dire, soit qu'elle apparaisse à la périphérie des grandes œuvres, écrits inachevés ou de jeunesse, lorsque l'auteur tente de se mesurer à une pensée radicale.

C'est encore le cas avec Flaubert, autre figure littéraire pour qui l'affrontement avec l'œuvre du baron, considérée comme l'essence même du matérialisme athée, permet à l'écrivain de s'affirmer contre « la bêtise ». L'intérêt du point de vue donné par le *Journal* des Goncourt⁴ est de suggérer une continuité et une filiation. Continuité philosophique: les débordements de l'humour lourd et obstiné du *Garçon* tracent *in extremis* le chemin d'une parenté entre le matérialisme du baron et la scatologie du marquis de Sade. Intuition d'une proximité dont Jean Deprun apportera beaucoup plus tard les preuves? Le parallèle est troublant mais il est le fait des Goncourt, et Flaubert prétend ne pas connaître encore l'œuvre du divin marquis quand il joue au *Garçon*. Filiation littéraire: on se plaît à croire que le personnage d'Homais est, moyennant l'avatar du *Garçon*, la représentation littéraire du matérialiste. Faut-il y voir aussi la caricature du baron?

-
1. P. Naville cite un extrait de *Feder* de Stendhal en exergue de *D'Holbach et la philosophie scientifique au XVIII^e siècle* (Paris, Gallimard, 1967); il cite longuement le passage de *Poésie et Vérité* de Goethe dans la quatrième partie consacrée aux « Influences ».
 2. Dans les notes de son édition critique du *Bon Sens*, *op. cit.*: voir pour les emprunts de Sade, les notes aux pages 239, 241, 246 et 249; et pour les traces de la lecture du *Bon Sens* par Anatole France dans *Les Dieux ont soif*, p. 244.
 3. B. Guyon dans « Dialogue avec d'Holbach. Par Balzac » (*Mercur de France*, n° 1047, 1950, p. 438-444) reproduit les quelques notes de lecture du jeune Balzac qui commente les vingt premières sections du *Bon Sens*.
 4. Un de nos étudiants, Nicolas Massoulier, a attiré notre attention sur ce texte. Qu'il soit, ici, chaleureusement remercié de cette découverte.

Voici le texte (on peut faire remonter la création du *Garçon* à 1837) :

Flaubert, qui part à Croisset marier sa nièce, vient nous faire ses adieux. Il nous parle longuement d'une création qui a fort occupé sa première jeunesse. Avec quelques intimes et surtout un, son intime, Le Poittevin, camarade de collège, métaphysicien très fort, nature un peu sèche, mais d'une élévation d'idées extraordinaire, ils avaient inventé un personnage imaginaire, dans la peau, les manches et la voix duquel ils passaient tour à tour les bras et leur esprit de blague.

Ce personnage, assez difficile à faire comprendre et qui avait ce nom collectif et générique, le *Garçon*, était un type tout comme Pantagruel. Il représentait la blague du matérialisme et du romantisme, la caricature de la philosophie d'Holbach. Flaubert et ses amis lui avaient attribué une personnalité complète et tous les caractères d'un homme et d'un caractère réel, compliqué de toutes sortes de bêtises provinciales. Ce fut une plaisanterie lourde, obstinée, patiente, continue, héroïque, éternelle, comme une plaisanterie de petite ville ou d'Allemand.

Le *Garçon* avait des gestes propres, qui étaient des gestes d'automate, un rire saccadé et strident, qui n'était pas du tout un rire, une force corporelle énorme.

Rien ne donne mieux l'idée de cette créature étrange et qui les possédait véritablement, qui les affolait, que la charge consacrée, chaque fois qu'on passait devant une cathédrale de Rouen. L'un disait aussitôt: « C'est beau, cette architecture gothique, ça élève l'âme. » Aussitôt, celui qui faisait le *Garçon* pressait son rire et ses gestes: « Oui, c'est beau... et la Saint-Barthélémy aussi ! Et l'Edit de Nantes et les dragonnades, c'est beau aussi ! ».

L'éloquence du *Garçon* éclatait surtout dans une parodie des causes célèbres, qu'on jouait dans le grand billard du père Flaubert, de l'Hôtel-Dieu de Rouen. On y prononçait les plus cocasses défenses d'accusés, des oraisons funèbres de personnes vivantes, des torrents de plaidoiries grasses, qui duraient trois heures.

Le *Garçon* avait toute une histoire à laquelle chacun apportait sa page. Il faisait des poésies et il finissait par tenir un *Hôtel des Farces*, où il y avait la Fête de la Merde, lors de la vidange, et où l'on entendait résonner dans les couloirs les commandes suivantes: « Trois seaux de merde au 14 ! Douze godemichets au 8 ! » La création, par là, aboutissait à de Sade.

C'est étonnant, ce de Sade, on le trouve à tous les bouts de Flaubert comme un horizon. Il affirme qu'alors, il ne l'avait pas lu.

Homais me semble la figure, réduite pour les besoins du roman, du *Garçon*.

E. & J. Goncourt,
Journal, Mémoires de la vie littéraire, I (1851-1865)
(éd. R. Ricatte, Paris, Robert Laffont,
collection « Bouquins », 1989, p. 552)

Alain SANDRIER

Notice sur la traduction danoise de l'*Examen de la Religion*

Comme l'on sait, le publiciste réformé La Beaumelle s'est occupé de l'*Examen de la Religion*. Il a écrit une « réponse » à ce livre clandestin, qui n'a pas été imprimée, mais dont il s'est servi dans un numéro de son hebdomadaire *La Spectatrice danoise* de 1749, où il consacre plusieurs pages à cet ouvrage, qu'il trouve « mal écrit et mal pensé ». En même temps, La Beaumelle atteste aussi de l'intérêt que ce livre a éveillé à Copenhague, en notant qu'il « s'est vendu si cher, que quelques personnes ont mieux aimé le copier de leur propre main qu'en donner une vingtaine d'Ecus ». Jusqu'ici, on n'a pas réussi à trouver des copies de l'*Examen de la Religion* dans les bibliothèques danoises. Cependant l'intérêt du public danois est confirmé par le fait que la Bibliothèque Royale de Copenhague possède un exemplaire de la première édition du livre de 1745 et aussi (comme l'a noté Miguel Benítez, *La Face cachée des Lumières*, 1996, p. 36) une traduction manuscrite, qui porte le même titre que l'original imprimé (Thott 34b, 8.). La traduction est datée 1761 et suit très soigneusement cet original à deux exceptions près : elle omet la référence à Lucrèce et celle à Charron (respectivement p. 100 et 131 de l'original). Le traducteur, qui malheureusement n'est pas connu, emploie souvent des mots français ou presque français (par exemple à la page 41 « magnificence », « souteneere » [sic], « équipage »), d'où l'on peut déduire qu'il s'adresse à la bonne société. Notons que la mascarade des deux titres (« La vraie religion démontrée par l'Écriture Sainte traduite... de Gilbert

Burnet » et « Examen de la Religion... attribué à... St. Evremond ») a bien réussi, puisque dans le catalogue de Thott de 1795, le manuscrit est inscrit sous le nom de Saint-Évremond, et que dans l'ancien catalogue de la Bibliothèque Royale, l'édition de 1745 est placée sous la rubrique « Theologia Apologetica » parmi les œuvres du célèbre évêque Gilbert Burnet, dont le nom (ou celui de son homonyme) figure au dos du manuscrit relié ainsi que du livre !

Jens GLEBE-MØLLER
(Université de Copenhague)

Shaftesbury numéro combien ?

Dans *La Lettre clandestine*, 10 (2001), p. 352, A. Mothu – à l'occasion d'une recension de John Toland, *Clidophorus*, trad. T. Dagron, Paris, Allia, 2002 – attribue à Shaftesbury la pratique d'une double doctrine, exotérique et ésotérique. Il est vrai que le 3^e comte de Shaftesbury (1671-1713), auteur des *Characteristics* (1711), pratiquait et recommandait cette forme de prudence. Mais il faut préciser que le Shaftesbury dont parle A. Mothu, à savoir celui que mentionne Toland dans son *Clidophorus*, est le grand-père du philosophe, le 1^{er} comte (1621-1683), politique redoutable et protecteur de Locke. Si on se reporte à la traduction de T. Dagron, p. 82, il est question d'un bon mot (tous les sages sont de la même religion – laquelle ? – les sages jamais ne le disent) que Toland tient d'« un proche du vieux Lord Shaftesbury ». L'anglais dit « a near relation to the old Lord Shaftesbury » (*Clidophorus*, in *Tetradymus*, 1720, p. 94). Une traduction plus univoque pourrait être : « un proche parent de l'ancien comte de Shaftesbury ». Ce proche parent est très probablement... le 3^e comte, longtemps ami et patron de Toland. En tout cas, il est certain que le Lord est le 1^{er} du nom. L'anecdote mentionne en effet que l'interlocuteur du Lord est le major Wildman. Le 1^{er} comte était fréquemment en affaire avec le niveleur et républicain John Wildman (1621 ?-1693), membre du club harringtonien *The Rota*.

Laurent JAFFRO
(Université Paris I-Panthéon-Sorbonne)